

Sens public

Sens
[public]

Quand le vent se lève. Petites leçons de météorologie politique

Dominic Desroches

2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1063044ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1063044ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de langue française

ISSN

2104-3272 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Desroches, D. (2011). Quand le vent se lève. Petites leçons de météorologie politique. *Sens public*. <https://doi.org/10.7202/1063044ar>

Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0) Sens-Public, 2011



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Sens
[public]

Revue internationale
International Web Journal
www.sens-public.org

Quand le vent se lève
Petites leçons de météorologie politique

DOMINIC DESROCHES

Quand le vent se lève. Petites leçons de météorologie politique

Dominic Desroches

« Une petite rébellion de temps en temps, c'est comme un orage qui purifie l'atmosphère. »

Thomas Jefferson

On a beaucoup parlé du printemps arabe. Les médias du monde entier se sont penchés sur les bouleversements politiques en Tunisie, en Égypte, en Libye, au Yémen et au Bahreïn. La rue arabe veut changer l'air politique et s'offre un printemps. On a pu laisser entendre que ces mutations – imperceptibles avant décembre – étaient portées par le numérique, qu'elles résultaient des réseaux sociaux et qu'elles transformeraient l'espace public. Les diagnostics sur notre temps sont rapides, plus rapides que le temps qui change, et l'établissement de la démocratie exigera sans doute plus que des messages textes. Partant du printemps arabe, nous réfléchissons ici sur le climat politique global qui est actuellement le nôtre.

La météorologie politique

L'association des saisons à la politique relève de la météorologie politique. Ce savoir est métaphorique avant d'être scientifique. Cette discipline estime qu'il importe de prendre périodiquement les températures du monde car la politique dépend du temps qu'il fait. Elle lie la chaleur à la révolte et la froideur au *statu quo*. Pour elle, les révolutions apparaissent lorsque le temps se réchauffe rapidement et que la distance du pouvoir fond. Quand on parle par exemple du *printemps arabe*, on parle d'un vent chaud, d'un air de changement. La force de l'expression tient au fait que les mouvements politiques sont imperceptibles l'hiver – les gens sont à l'intérieur – et qu'il surviennent au printemps du calendrier, lorsque le soleil réchauffe les fleurs qui sortent de terre. On l'oublie souvent, mais la météorologie politique doit se montrer sensible au travail des

médias (généraux, nationaux ou sociaux), et exige une analyse de nouveaux espaces public, médiatique et numérique.

L'espace médiatique dans les sociétés sensibles

Si le printemps arabe a occupé beaucoup d'espace médiatique, c'est en raison de sa nature révolutionnaire, de sa capacité d'entraînement, mais aussi parce que l'on assistait en direct, à la télévision, aux révoltes. Or, derrière les images, une charge émotionnelle cherchait à se libérer. L'espace émotionnel renvoie la politique à sa dimension *psychopolitique* : l'énergie de la colère, après s'être concentrée, se dispersait partout dans le monde¹. Si la politique ne parvient plus désormais à temporiser, encadrer et à protéger, personne ne peut arrêter la mondialisation sentimentale. À l'ère numérique, toutes les formes de distance disparaissent et les événements du monde semblent se dérouler dans notre cours, ce qui excite la société des sensations. La proximité du direct et l'interaction des réseaux font sentir l'événement comme si l'on y participait : en janvier, nous étions tous Arabes... C'était une haute saison pour la mondialisation des émotions. Leçon : il y a bien quelque chose de commun dans la réponse médiatique aux manifestations, aux désastres et aux catastrophes ; un pouvoir qui façonne les communautés, une indignation sentimentale aussi puissante qu'éphémère.

Cette « communauté d'émotions »² est circonstancielle et artificielle car l'éloignement et la proximité sont des grandeurs troublées dans la globalisation. L'émotion n'est plus vécue dans le temps et ne coïncide plus avec la distance géographique. Au Québec par exemple, en février et en mars, tous parlaient du printemps arabe, alors que nous étions aux prises avec les plus importantes tempêtes de neige hivernales, sans rien dire des froides politiques du gouvernement libéral qui, austères et insensibles, détournaient la leçon de liberté donnée par les manifestants. Le printemps des uns peut correspondre à l'hiver des autres...

Si les événements se fabriquent et que la charge émotionnelle cherche à s'exprimer dans les canaux disponibles, la catastrophe affecte le monde en réchauffant un espace médiatique en quête d'équilibre. Pour les médias, la catastrophe arrive comme un scandale, une affaire à élucider, un gain en capital à dilapider. Dans ces nouveaux espaces, les émotions circulent à haute vitesse, dans le désordre, sans l'effet modérateur de la distance et du temps. Depuis le tremblement de terre et le tsunami, depuis la découverte des failles dans la sécurité des centrales nucléaires de Fukushima, le printemps arabe (et la répression de Kadhafi) tend à s'effacer derrière la catastrophe. Résultat : l'été arrivera plus tôt que prévu dans les grands médias du monde parce

¹ À notre connaissance, la meilleure étude de la colère d'un point de vue psychopolitique est celle de Peter Sloterdijk intitulée *Colère et temps* (Maren Sell, 2008).

² Sur l'espace émotionnel, lire D. Innerarity, *El nuevo espacio público* (Espasa, 2006) alors que pour la communauté d'émotions, on lira P. Virilio, *L'administration de la peur* (Textuel, 2010)

que les risques de dispersion de la radioactivité, par la force des vents, monopoliseront l'actualité et masqueront le temps des autres.

Catastrophe, chaleur et vent de panique dans la vague médiatique

Le printemps cède le pas au temps de la catastrophe. La montée de l'élément liquide sur les côtes a enfanté le vent de panique. Dans une mondialisation à grande mobilité, à l'heure des changements climatiques et des médias globaux, les nouvelles naissent, circulent en boucle et forment des vagues. Elles partent d'un site et déferlent sur la planète. Ce n'est donc pas un hasard si on se sent *noyé* dans l'information. La catastrophe japonaise est une nouvelle occasion d'alimenter la panique, car la vie est plus fluide, plus risquée et incontrôlable que jamais³. L'époque tend à la panique car nous assistons à des changements critiques dus à la hausse soudaine des températures. Si elle peut accompagner toutes les catastrophes, la panique concerne la peur de l'invasion. La panique actuelle s'explique par le souvenir de Tchernobyl et le risque d'une contamination nucléaire mondiale, c'est-à-dire le spectre des nuages radioactifs qui voyagent sans passeport et risquent de nous entourer. Si les catastrophes naturelle et technique sont l'expression d'une suite de malheurs, celle-ci crée son propre climat de panique et par là son intérêt⁴. La panique implique la contagion par l'air, le travail aérien des médias, l'arrivée du pire dans un changement subtil d'ambiance. Tout est dans l'atmosphère : en raison de la contagion, la panique s'érige en climat général. Peut-on dire cela des récents événements au Japon ? Que s'est-il passé depuis ?

L'empereur s'est adressé à la nation ! Pressé d'agir, le gouvernement japonais continue de tenir un discours rassurant, tandis que les médias du monde insistent sur les dangers et les risques. Alors qu'un vent de panique souffle de l'étranger, d'après une dépêche de l'agence France-Presse du jeudi 17 mars, les pays invitent leurs ressortissants à quitter le pays, bien que la population sur place reste étonnamment calme et disciplinée, dans l'attente de nouvelles instructions du gouvernement. Les vents, précise-t-on, devraient rester favorables ce jeudi et repousser vers le Pacifique les rejets radioactifs. Tous les vents, surtout le vent de panique, voyagent bien dans la haute mondialisation. On en prendra pour preuve la déclaration du commissaire européen à l'Énergie, Günther Oettinger, voulant qu'à Sendai, on risque le pire, voire l'« apocalypse » ! Que conclure si, en 48 heures seulement, l'Allemagne a fermé sept centrales, la

³ Voir U. Beck *La société du risque* (Champs, 2008). Quant au monde moderne liquide, il s'agit de la thèse développée dans les ouvrages du sociologue Z. Bauman.

⁴ Attentif à la psychologie des foules, Sloterdijk avait remarqué que, lors de l'accident nucléaire fort médiatisé de Three Mile Island en 1979, « il y avait dans l'air une option en *favor* de la catastrophe, on éprouvait une sympathie rusée avec les explosions dans le réacteur ». Voir *La mobilisation infinie*, Christian Bourgeois, 2000, p. 92.

France dit vérifier les siennes et que le Québec s'interroge sur Gentilly-2 dont la durée de vie utile s'achève ? On émettait, ce jeudi, des craintes relatives à une fuite d'eau déminéralisée contenant un élément radioactif à la centrale de Pickering, en Ontario. Que penser du comportement des résidents de la Colombie-Britannique et de la Californie qui, à l'instar des Européens, se ruent dans les pharmacies pour se procurer des pastilles d'iode afin de se protéger contre un cancer de la thyroïde ? Ce vent de panique sonnera-t-il le glas du nucléaire ? Qui sait ? Ce qui est sûr, c'est que la géopolitique dépend de la nature.

Les températures du monde en équilibre

L'espace médiatique se réchauffe par la diffusion des températures émises en des lieux et des temps différents. Celles-ci cherchent un point d'équilibre : elles oscillent désormais entre la catastrophe du Japon et les nouvelles manchettes. Au moment où le monde arabe connaît l'orage, les yeux du monde se détournent de son printemps et cherchent, un instant, des survivants au Japon. Le vent souffle, la Terre tourne, la vie continue. Les températures du monde tendent à s'équilibrer. Voilà la première leçon de toute météorologie politique.

Ces temps de révolution et de catastrophe, vus du Québec, pays de neige et de glace, portent à réflexion. Loin au nord des Amériques, nous semblons à bonne distance des révoltes et des séismes. Nous nous croyons à l'abri, mais nous ne le sommes pas⁵. Nous avons participé aux efforts visant à limiter la pandémie du H1N1, nous participons à la panique médiatique. La catastrophe nous interpelle, elle nous rappelle nos devoirs envers des hommes épris de liberté et de sécurité. Les abris n'existent plus et l'on ne peut plus refuser de voir les autres aspirant à la liberté. Globalisée, la catastrophe japonaise ne doit pourtant pas masquer les efforts des hommes en quête de liberté, où qu'ils soient sur le globe. Ces hommes cherchent à profiter du vent pendant qu'il souffle car « il n'est pas de vent favorable, disait Sénèque, pour celui qui ne sait où il va. » Le changement dépend du vent. C'est la seconde leçon.

Ce soir, des hommes marchent à Montréal. Ils rentrent du travail. De l'autre côté du globe, à Sendai, des hommes marchent pour retrouver leurs parents et leurs enfants. Face aux caméras du monde qui les observent, ils portent des masques. Ils redoutent un certain vent. Et des hommes marchent encore dans la rue arabe...

⁵ Noël, A., « Montréal n'est pas à l'abri d'un important séisme », *La Presse*, Montréal, 17 mars 2011.